

Marcel Jouhandeau ou l'abjection comme passion

Fabio Libasci

Numéro 121, 2022

L'abjection : entre dégoût et sublime

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097956ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097956ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Libasci, F. (2022). Marcel Jouhandeau ou l'abjection comme passion. *Dalhousie French Studies*, (121), 123–132. <https://doi.org/10.7202/1097956ar>

Résumé de l'article

Julia Kristeva au début de *Pouvoirs de l'horreur* écrit : « de l'objet, l'abject n'a qu'une qualité - celle de s'opposer à je [...], l'abject, objet chu, est radicalement un exclu et me tire vers là où le sens s'effondre ». Ces phrases s'appliquent bien à *De l'abjection* que Marcel Jouhandeau publie de manière anonyme pour la première fois en 1939. Hugues Bachelot parle du livre comme de l'apocalypse de l'auteur qui ose tout dire avec une candeur proche de l'impudeur, une dissection de l'homme jusqu'à dire et écrire que la vraie supériorité n'est pas dans le salut mais dans la perte. Le mal, qui selon Jouhandeau possède la beauté et la passion charnelle, homosexuelle, a toujours une justification divine dans son discours qui ne cesse de transformer l'abjection dans le sublime et le sublime dans l'abjection jusqu'à l'éloge final : « l'injure, l'insulte est perpétuelle. Elle n'est pas seulement dans la bouche de celui-ci ou de celui-là, explicite mais sur toutes les lèvres qui me nomment [...]. Elle est moi-même et c'est Dieu en personne qui la profère ». Dans ma proposition je vais essayer de faire communiquer l'œuvre de Jouhandeau avec certaines théories influentes sur l'abjection, notamment Kristeva et Bataille et démontrer comment le recours à la catégorie de l'abject lui a permis de parler de la passion charnelle sans la renier pour autant : « pas moi, pas ça. Mais pas rien non plus ».

Marcel Jouhandeau ou l'abjection comme passion

Fabio Libasci

Jean Gaulmier, dans *L'univers de Marcel Jouhandeau*, admet la difficulté de la critique à reconnaître l'auteur de *La jeunesse de Théophile* (1921) comme « l'un des maîtres de notre littérature » (5), difficulté qui tient à la singularité de son style, à la matière de ses livres, à l'obsession de ses thèmes. Ornella Tajani, récemment, n'a fait que confirmer ce purgatoire de l'oubli auquel Jouhandeau semble être condamné ; elle aussi confirme que les thèmes, le style et la biographie y sont pour quelque chose (cfr. Tajani 1). Les titres « prêtre de l'homosexualité » (Cabanis 35) ou « mangeur d'âmes » (Nadeau 166) accompagnent encore souvent sa réception. Ses livres, il est vrai, contiennent des vérités qui ne semblent concerner que lui et, pourtant, force est de remarquer qu'il possède des mérites : « son mérite, c'est de n'avoir pas refusé l'inspection de ses propres abîmes, de ne s'être jamais permis l'ombre d'une tricherie, d'une cachotterie, d'un mensonge avec lui-même » (Rode 16). C'est dans cette double stratégie (se comprendre et se dire, avouer la *felix culpa*) qu'il faut peut-être aborder le traité *De l'Abjection*¹, publié en 1939, où « le nom de l'auteur certes manquait, mais Jouhandeau signa les exemplaires de presse » (Cabanis 31), dans une stratégie qui rappelle de près celle de Gide à l'heure de la publication de *Corydon* (1924). Il faut le reconnaître tout de suite : *DA* a fait date, quoique de manière anonyme car, à l'époque, Jouhandeau était encore professeur dans une institution religieuse à Passy. La vérité, dans cet ouvrage, submergeait les derniers replis de la morale et malgré son ton confidentiel, la publication s'est répandue comme le soufre, dépassant les réflexions de Gide et Proust à ce sujet : « tout est dit » (Cabanis 31). Jouhandeau, « toute fiction délaissée, se montre à vif, et descend tel Dante au plus profond de ses enfers particuliers » (Cabanis 91) : l'homosexualité et la passion pour un homme qu'il doit abandonner tragiquement comme il sera question dans *Chronique d'une passion*². J'essaierai de montrer l'originalité de ce traité à l'appui des textes de Kristeva, d'Eribon et de Sartre. Si *Pouvoirs de l'horreur* de Kristeva, bien qu'elle ne parle jamais de Jouhandeau, permet de comprendre le rapport entre l'abject et le sublime, l'impureté et le sacré, le *Saint-Genet* de Sartre nous offre des passages instructifs pour saisir la démarche jouhandélienne. Eribon, quant à lui, nous permet d'ancrer le traité de Jouhandeau qu'il cite explicitement dans ses livres et à plusieurs reprises, à l'histoire et à la théorie sociale.

DA est un « livre sans pareil » (Cabanis 67), « une sorte de traité théorique sur l'homosexualité, puisant dans l'expérience vécue et comportant de très nombreuses pages autobiographiques » (Eribon 2003, 175) ; mais c'est aussi l'« apocalypse » de Jouhandeau, qui invite le lecteur à y pénétrer : celui qui saura résister à cette véritable descente aux enfers connaîtra la Vérité, le Mal et l'Être et saura que « la vraie supériorité n'est pas dans le salut mais bien dans la perdition » (Bachelot 12). *DA* est, enfin, un dialogue ininterrompu avec Dieu et l'Enfer, l'ajournement d'une lutte qui commence avec *Monsieur Godeau intime* (1926) et se poursuit avec *l'Algèbre des valeurs morales* (1935) (cfr. Mauriac 232). Dans le traité, qui se compose de cinq parties (nous dirions cinq étapes³), Jouhandeau se place dès le début du côté du mal : « rien ne m'exalte plus sûrement que la réprobation » (*DA* 17) ; du côté de l'indicible : « je croyais n'éprouver que ce qui peut se dire et je m'aperçois que jamais je n'ai été si loin de pouvoir exprimer

1 Dans la suite de l'article, nous utiliserons le sigle *DA* suivi du numéro de page.

2 Dans la suite de l'article, nous utiliserons le signe *CP* suivi du numéro de page.

3 Dont les titres sont : « Avant la connaissance du Mal », « Connaissance subjective du Mal », « Connaissance objective du Mal », « L'abjection, seule fin du Mal », « Eloge de l'Abjection ».

ce que j'éprouve » (*DA* 30) ; et du mystère : « le Pécheur en est réduit à la même extrémité que le Mystique. Nul ne sait de quoi ils parlent tout à fait ni l'un ni l'autre, ni eux-mêmes ne le sauraient faire entendre, sans recourir à des allégories » (*DA* 30). Envahi par l'abjection, il en est fier ; habité par le péché, il est attiré « vers là où le sens s'effondre » (Kristeva 9), comme par « un poids de non-sens qui n'a rien d'insignifiant et qui m'écrase. A la lisière de l'inexistence et de l'hallucination, d'une réalité qui, si je la reconnais, m'annihile » (Kristeva 10).

Pour Jouhandeau, se considérer abject et considérer l'homosexualité, dont il parlera sans relâche, comme une abjection, est la seule possibilité de l'écrire et d'en tirer profit, d'en jouir dans la souffrance. Il ne fera qu'indiquer ce qu'il devrait écarter tout en le rendant manifeste, un contenu qui devrait rester dans l'ombre mais qui ne peut être dit que sous les projecteurs. Menacé par l'homosexualité, « l'aventure capitale de sa vie » (Meyer 104-105), l'auteur est non moins fasciné par elle, presque malgré lui, se plaçant dans une situation de perpétuel danger, car « l'abjection elle-même est un mixte de jugement et d'affect, de condamnation et d'effusion, de signes et de pulsions » (Kristeva 17). Jouhandeau, comme beaucoup de ses confrères à la même époque, oscille dans la majorité de ses textes depuis *DA*, « entre l'évanouissement de tout sens et de toute humanité, brûlé comme dans les flammes d'un incendie, et l'extase d'un moi qui, ayant perdu son Autre et ses objets, touche, au moment précis de ce suicide, le comble de l'harmonie avec la terre promise » (Kristeva 25 ; l'auteur souligne). Comme l'écriture de Proust⁴, celle de Jouhandeau ne se départit jamais « d'une instance jugeante, peut-être biblique, qui clive, expatrie, répartit ou condamne » (Kristeva 29) et, en même temps, elle ne se sépare pas non plus de la jouissance de dire. La toile des mots ne cesse de faire apparaître l'abjection comme menace permanente et ultime secours, comme un objet dont on ne se sépare que pour mieux le retrouver. Si l'écriture de Jouhandeau propose ainsi une sublimation de l'abjection, « langage enfin possible de cet impossible qu'est l'asubjectivité ou la non objectivité » et se « substitue aux fonctions qu'accomplissait jadis le sacré, aux confins de l'identité subjective et sociale » (Kristeva 34), elle ne sera que provisoire, car l'abjection est vouée à la répétition. Dans cet article, nous voudrions faire porter notre lecture sur quatre moments de la lecture de *DA* de Jouhandeau : nous nous concentrerons d'abord sur l'archéologie de l'abjection, pour ensuite montrer que l'abjection apparaît tour à tour comme réalité ultime de sa vie et source de bonheur. En guise de conclusion, nous nous pencherons sur la figure toute paradoxale d'« abjecté abjecteur » proposée par Didier Eribon.

L'archéologie de l'abjection

L'abjection est tapie à l'origine des désirs de l'auteur et à l'orée de ses souvenirs, et elle est inextricablement liée à la connaissance, « à l'éveil de la chair » (Mauriac 71) : à l'âge de sept ans, un moment de repos partagé avec son oncle lui donne envie de s'introduire « au milieu d'une végétation obscure et touffue » (*DA* 53), attiré par « des formes cachées d'une bestialité d'autant plus attrayante qu'elle m'effrayait » (*DA* 53). Le sommeil, qui confond la vie et la mort, engendre la curiosité et le péché. Plus loin, un jeu d'enfants laisse une trace mémorable sur l'auteur : « les filles se contentaient de s'étendre, de relever leurs jupes, leur chemise ; elles écartaient les jambes et les garçons leur pissait dessus, mais de façon que l'urine tombât juste sur le sexe qui béait et se répandit ensuite, ce qui le plus souvent les faisait pisser elles-mêmes en même temps » (*DA* 53-54). À la même époque un jeune employé de son père lui fit faire une expérience surprenante : « il déboutonna son pantalon et me montra de loin un objet inconnu dont les dimensions me semblaient si énormes pour lui et la forme si surprenante, déconcertante, étrange » (*DA* 55). L'objet étrange et déconcertant le fait vaciller mais l'interdit se prête à l'adoration

4 Nous renvoyons à l'article de Ludovico Monaci dans le présent ouvrage.

dangereuse, « comme une relique d'un autre monde, un fétiche rare, mystérieux, sacré » (DA 56). On ne peut qu'utiliser les mêmes mots, les mêmes images pour décrire le mal et le bien, l'ascension vers le bien et la descente aux enfers. Sous ces mots exquis, même une image défendue passe sans peine sous les yeux du lecteur ébahi : « à peine sur son invitation ma petite main l'eut-elle effleuré, il se mit à trembler de tous ses membres et un écheveau de soie floche d'une blancheur de lait se dévida lourdement autour de son prépuce gonflé à craquer » (DA 56). Depuis ce jour, la Bête devint la compagne attachante de l'Esprit, mais nul remords car « sans difficulté avec moi-même, quel intérêt aurait pour moi ma vie ? » (DA 58). Le temps de la révélation est à peine commencé, le temps de l'écriture viendra ensuite symboliser ce commencement, nommer le plaisir et la douleur. A l'âge de onze ans, un garçon lui fit part du plaisir que l'homme peut se donner sans recourir à la femme :

un moment même tout d'un coup, tout mon être en moi frémit, comme si j'allais subir le dernier supplice, un déchirement, un arrachement mortel et dans les profondeurs de ma chair, comme au centre de moi, quelque chose, sans que rien apparemment affleurât, dut se dénouer : je poussai un cri et je me retournai avec effroi vers mon compagnon (DA 59).

Il venait de faire la découverte de la volupté, et de l'abjection - il crie d'horreur et regarde avec effroi son compagnon, son semblable - ce pouvoir qui pouvait le mettre un instant « hors de [lui], dans un état extraordinaire qui [l']approchait de la folie et de la mort » (DA 60). Une pareille révélation « fut ici un choc qui devait retentir sur toute une vie » (Cabanis 61). La bête en soi mène une existence autonome et « vous domine avec une force contre laquelle tout se brise » (Cabanis 61). Ces invites, écrit encore Cabanis, « l'avaient bouleversé, et orientant une fois pour toutes sa sensibilité, avaient peut-être décidé de sa vie » (22). À ces jeux, Jouhandeau apporte une gravité et une ardeur sans pareil ; il ne s'agit pas pour lui d'un péché de jeunesse mais de « son péché particulier, qui le fascinait, l'envoûtait, prenait à jamais possession de lui » (Cabanis 62). Dans ces quelques exemples, l'abjection est déjà là, comme bestialité, souillure, chute, frontière et regard ambigu, chose innommable et pourtant écrite, intouchable, abominée et sublime à la fois, sacré, car : « par la sublimation je le tiens. L'abject est bordé de sublime » (Kristeva 19).

L'abjection comme réalité ultime de sa vie

Écrire l'abjection permet à Jouhandeau de se faire à la fois juge et complice de l'abject, de traverser sans avoir à décider entre le Pur et l'Impur, le Mal et le Bien, la Morale et l'Immoralité, de rester cet enfant que l'on convoite et auquel on montre, comme dans un rêve, la Bête. Jouhandeau conçoit qu'il a traversé des limites, qu'il n'a pas su assumer « l'impératif d'exclusion » (Bataille 218) de ce qui met en péril son humanité. À l'intérieur de son traité, les extrémités se touchent : « profondeur de l'abîme où s'allument de si ineffables lumières et d'où jaillissent parfois des sources de délices » (DA 45), sans jamais s'exclure : « la religion conditionne la passion. La religion est nécessaire au Pêché, à mon péché, à la grandeur et à la gloire du Mal » (DA 76)⁵. Jouhandeau a besoin du péché, sa nature a « besoin que le plaisir s'aggrave d'un élément mystique de péché, du mal, de tout le mal, du plus grand mal, pour pouvoir s'y abandonner » (Mauriac 144) ; il a besoin de considérer l'homosexualité comme un péché, pour pouvoir envisager l'idée du bien car l'enfer ne saura pas être concevable sans le paradis et vice-versa. Les instants fugaces de jouissance ne seraient pas si terribles sans l'image de l'éternelle damnation.

5 Cette pensée oxymorique se retrouve à bien des endroits du texte et, faute de les répertorier, nous citons celle-ci qui la représente bien : « c'est surtout parce que rien n'existe pour moi plus que l'homme que je crois à l'église » (DA 78).

L'homosexualité vécue et décrite par Jouhandeau est alors intrinsèquement informée par le péché ; elle dégoûte parce qu'elle « désobéit aux règles de classification propre au système symbolique donné » (Kristeva 111) et elle est impure, « puisque l'impur est ce qui déroge aux préceptes divins » (Kristeva 109). En outre, elle est hantée par la religion, ses interdits et la crainte de la chute ; elle est soumise à l'œil de Dieu-père auquel Jouhandeau offre sa souillure. En même temps, l'homosexualité comme abjection est une manière de se perfectionner, d'accéder, par la passion, au bien : « le Péché, l'amour du Péché, une certaine vocation au Péché, s'ils atteignent un certain degré d'ardeur, une violence irrésistible, sont le seul digne pendant de la Sainteté » (*DA* 92). L'impureté lui réclame autant d'abandon et d'héroïsme que la pureté ; son enfer a ses lois, ses exigences, sa beauté, ses vertus, son esthétique. Mystique, il l'est sans doute mais de manière très personnelle ; extérieur au catholicisme selon Gaulmier, Jouhandeau serait tout de même ancré « dans la tradition catholique » (Eribon 2001, 133) pour le sociologue. Le temps, qui a estompé le poids de la religion et ses disputes, a peut-être donné raison à Eribon, mais nous continuons, personnellement, à reconnaître dans l'œuvre de Jouhandeau, « un curieux mélange d'éléments païens et d'éléments chrétiens » (Gaulmier 56), une attitude quasi blasphématoire, ironique, essentiellement contraire à la doctrine orthodoxe (cfr. Mauriac 63). On ne saurait oublier que l'ironie pour Jouhandeau est

[u]ne liberté plus vive à l'égard du surnaturel. Mais cette désinvolture particulière, qui hésite entre la familiarité et l'insolence, loin de supprimer le respect et de se substituer à la vénération, les balance, les souligne, les fait valoir, plus qu'elle n'attende à leur sérieux et à leur profondeur...C'est une façon de traiter avec la plus grande objectivité ce que l'on porte en soi de plus intime, avec un amer détachement ce qu'on a de plus cher, avec une froideur irrépressible ce qu'on éprouve avec le plus d'angoisse... (*Essai sur moi-même* 58)⁶

On ironise et on continue à croire tout de même comme on blasphème tout en espérant encore. On recule et on s'approche sans cesse devant Dieu et le Mal. Dans l'*ESM*, Jouhandeau le réaffirme sans cesse : « il n'y a d'ironie dans mes livres que là où il y a mysticisme » (*ESM* 58). Les deux mondes sont intimement mêlés « de telle manière que les passages de l'un à l'autre sont incessants » (Gaulmier 17). En effet, *DA* « est construit comme un psaume » (Eribon 2001, 134), un hymne à Dieu et à l'Enfer. Qui ne reconnaîtra pas, dans ces passages, l'attitude à la fois abjecte et christique : « quand ces individus arrivaient dans ma chambre [...] si je m'apercevais que leurs ongles étaient trop longs ou malpropres, je leur demandais de me les laisser tailler et fourbir : c'était mon vice » (*DA* 103) ; et encore, « ma dévotion envers les pieds des pauvres gens satisfaite, souvent après ces menus soins, nous devenions plus familiers » (*DA* 104). Les pieds et les ongles sont des parties abjectes et sales ; ils touchent la terre et l'ordure du monde, en font récolte. Jouhandeau les entoure d'un rite de purification pour mieux y accéder, crête essentielle qui double l'objet sale « d'une dimension sacrée » (Kristeva 80). Le rite transforme l'objet partiel, fragmentaire et pervers dans un sujet avec lequel il devient familier. Chez Jouhandeau, il est presque toujours question d'un fragment du corps qui s'élève au-dessus du tout—les pieds dans certains cas, les sexes dans la majorité des cas. Jouhandeau admet qu'il est de ces hommes chez lesquels « le sexe comme une pieuvre énorme s'installe et leur corps, dévoré par ce monstre inséparable, devient à lui-même un spectacle constant, troublant, obsédant, cruel » (*DA* 116). Le sexe est ce monstre dont la présence constante le trouble et l'obsède, lui enlevant toute liberté de choix. L'enfant curieux d'autrefois est devenu l'obsédé d'aujourd'hui qui, faute d'opposer un quelconque contrôle à sa nature, est réduit à l'accompagner, à l'enrober de rites ironiques et

6 Dans la suite de l'article, nous utiliserons le sigle *ESM* suivi du numéro de page.

mystiques. Pourtant, un tel état de fait ne semble pas préoccuper l'auteur : « Dieu seul sait la nature de l'homme que l'homme ignore et souvent peut-être quand l'homme se scandalise lui-même, Dieu est édifié. Dieu seul sait la mesure de chacun que tous les autres ignorent et souvent peut-être quand tout le monde se scandalise, Dieu est édifié » (DA 140). Comme il le dit dans *l'Algèbre des valeurs morales* (1935), le seul péché impardonnable est de nier Dieu. Dans sa mystique personnelle, tout autre péché entre en relation avec les hommes ou leurs lois, pour lesquelles il dit n'éprouver qu'angoisse et mépris concomitants : « ce n'est pas la faute qui déshonore ; c'est qu'elle soit devenue publique » (DA 122). Jouhandeau est conscient que le fait de se dire abject est le prix à payer pour vivre dans la société des hommes, un prix qu'il est prêt à payer car, sans la digue constituée par leur regard, son Désir le mènerait à la folie :

la part de convention que j'accepte permet seule d'exister à ce qui sans elle serait l'impossible, rend seule tolérable ce qui est qui ne le serait pas sans elle, introduit dans l'être ce que l'être ne saurait supporter à un certain degré et d'une autre manière, sans cesser en même temps d'être (DA 127).

Il l'exprime de manière assez nette : « je me tiens à l'extrême limite toujours de l'être et du non-être : ce qui est mon domaine » (DA 128), ce qui ne manquera de faire penser à la définition de l'abject selon Kristeva : « ce qui ne respecte pas les limites, les places, les règles. L'entre-deux, l'ambigu, le mixte. Le traître, le menteur, le criminel à bonne conscience, le voleur sans vergogne, le tueur qui prétend sauver... Tout crime, parce qu'il signale la fragilité de la loi, est abject » (Kristeva 12).

L'avant-dernière partie du traité lui donne l'occasion de plonger son écriture dans sa passion récente, d'ouvrir la plaie qui saigne, de proposer de nouvelles réflexions sur l'abjection, sur le stade ultime de son désir : « où trouverais-je cependant une émotion plus poignante, plus grave que celle que j'éprouve au fond de ce gouffre, pour que je renonce à y descendre ? » (DA 156) L'Autre forme avec lui et Dieu une étrange trinité – « Dieu, lui et moi » (DA 162). A l'instar de Dieu, Jouhandeau se dit décidé à aimer le plus honni, le plus méprisé, le plus abject parmi les hommes, car « celui qui en est l'objet ne retrouve que plus sûrement son manteau de pourpre et sa couronne » (DA 163). Cela étant dit, tout contact avec l'Autre est un risque, étant donné qu'« une caresse ne touche certains êtres que dans la mesure où elle les tue ou au moins les déshonore » (DA 166) ; et une descente dans l'abjection : « l'intimité ne commence que là où il n'y a plus d'amour propre et ne s'achève peut-être que dans une commune abjection » (DA 167). Ce contact avec l'Autre offre à l'auteur la certitude que « l'éternité ne lui suffira pas plus pour me maudire qu'à moi pour expier. Sa déchéance, sa perversité irréparable, c'est à moi qu'il les doit ; son tourment, c'est moi qui l'ai fait. Son Enfer est mon œuvre et il n'y a plus de remède. Même si je me sauve, je l'aurai perdu » (DA 174). Le plaisir et la volupté s'apparentent à l'Enfer, un Enfer où nul repos n'est permis : « et le désir de nouveau darde son aiguille envenimée » (DA 175). Si l'abjection est donc à la fois une source de bonheur pour l'auteur, une manière de s'approcher de Dieu, elle n'en est pas moins également une source de malheur indéniable, un malheur qui s'éternise et qui condamne l'Autre à la perdition.

Déchiré par la réalité ultime de son désir, Jouhandeau est partagé entre la connaissance du Mal pour accéder au bonheur et l'Enfer dans lequel il précipite l'Autre ; il se dit sans ressource face à ce corps, tantôt objet d'adoration, tantôt objet de dégoût. Jadis adorable, le corps de l'Autre devient en effet, dans le moment du dégoût, un assemblage de parties démoniaques :

ce sont ces Démons qui nous quittent pour aller tourmenter de nous les autres ou qui nous guettent nous-mêmes au passage, abandonnant les autres pour nous obséder tour à tour et nous assiéger ensemble à la fin, et ils nous fascinent et ils nous attirent, en nous présentant sans cesse et à tout propos le même objet

précis, vivant et imbu par eux d'un attrait particulier, à la fin irrésistible (*DA* 177).

L'image de ce corps morcelé multiplie les offres et les désirs. Plus les images ou les mots que ce corps offre sont immondes, plus l'Autre est attiré, « plus aussi l'avitissement où il tombe est profond, irréparable, définitif, plus la satisfaction qu'il éprouve, plus son ivresse est violente, c'est-à-dire, plus que l'attraction que le fond de l'Abîme exerce sur lui est implacable, plus il est aspiré par ce qu'il fixe et qui le fixe ainsi uniquement » (*DA* 178). Nous ne sommes pas loin de la théorie chrétienne du péché qui se noue autour de la chair, apparaissant tantôt comme ce dont il faut s'émanciper, tantôt comme ce qu'il faut sublimer par la parole divine. Il faut se séparer de ce corps avide qui l'a conduit au fond de l'abîme mais le corps spirituel, sublime, n'existe pas sans le premier ; or « [c]es deux corps sont évidemment indissociables, le second n'existant pas sans le premier » (Kristeva 146). Jouhandeau tourne toujours autour de ces deux corps, l'envers et l'endroit d'une même économie, le salut par la damnation, car la chute « instaurant la connaissance et la quête de la conscience ouvre la voie à la spiritualité » (Kristeva 149).

En conduisant Jouhandeau au fond du gouffre de l'abjection, le vice lui donne aussi de s'attarder sur les bords de la volonté, tout en le reléguant au statut d'un animal immonde mais « superbe encore au fond de l'ignominie » (*DA* 186), comme il l'écrit en citant Saint Augustin. Jouhandeau est conscient que, sans passion, on ne vit pas mais, en même temps, cette passion serait à un certain degré incompatible avec la vie, avec l'intelligence, avec le travail. Le Mal, l'homosexualité qu'on réduisait à une tentation, « se révèle comme une habitude, comme une servitude, comme une nécessité, comme une tare » (*DA* 188). Jouhandeau dramatise la violence du Mal par l'usage des adjectifs : ce qui était une habitude finit par se justifier. Le Mal, qui se présentait sous la forme d'une difficulté morale, reparait sous une marque indélébile d'infamie.

Nul doute, la passion est sans mesure et l'homosexualité s'apparente à un Mal capable de pousser l'être au-delà de toute limite ; elle s'apparente, pour Jouhandeau, à la source à la fois de connaissance, de bonheur et de danger car « un homme qui aime un homme n'aime que l'Homme et il est perdu, parce que c'est sa propre nature qu'il préfère à la nature entière » (*DA* 68). Pour Jouhandeau, l'homme qui aime un autre homme finit par voir dans sa nature la Nature et dans l'Autre, Dieu. L'homme arrive même à se préférer à Dieu : « il préfère sa nature proprement humaine à la nature divine » (*DA* 68). En même temps, l'Homme comme réalité ultime tente sans cesse Jouhandeau : « mon idée fixe, ma tentation perpétuelle, mon péché, c'est l'Homme. L'Homme est ma passion. L'Homme est mon vice et ma vertu » (*DA* 80). Jouhandeau le répète comme d'une prière, d'un *memento* : l'homme est source de souffrance et de bonheur, cause de chute et de salvation.

L'abjection comme source de bonheur

Bonheur des injures. C'est une révélation que d'être insulté, méprisé publiquement. On fait la connaissance de certains mots qui n'étaient jusqu'alors que des accessoires de tragédie et dont on se voit tout d'un coup affublé, accablé. On n'est peut-être plus celui qu'on croyait. On n'est plus celui que l'on savait, mais celui que les autres croient connaître, reconnaître tel ou tel. Si quelqu'un a pu penser cela de moi, c'est qu'il y a quelque vérité là-dessous (*DA* 191).

Au commencement était le mot, l'injure, instant de réveil et de signification. Ces mots nous font penser à Genet⁷, surtout quand on sait que ce dernier « fut profondément influencé par Jouhandeau, et tout particulièrement par son traité *De l'Abjection* » (Eribon

7 Il est alors intéressant de faire le lien avec l'article de Jean-Christophe Corrado dans le présent ouvrage.

2001, 117). Même si Sartre ne parle pas de Jouhandeau dans son *Saint Genet comédien et martyr* (1952), les mots qu'il utilise pour qualifier l'auteur du *Journal du voleur* (1949) s'appliqueraient à merveille à celui de *DA*, car Jouhandeau (comme Genet plus tard) est « condamné à se voir, pourvu soudain d'un 'moi' monstrueux et coupable, isolé, séparé, bref, engagé en vermine. Un principe mauvais résidait en lui, inaperçu, et voici qu'on l'a découvert » (Sartre 27). L'injure provoque un choc, « me fait savoir que je suis quelqu'un qui n'est pas comme les autres » (Eribon 2012, 25). L'injure est un verdict, une sentence, « une condamnation à perpétuité et avec laquelle il va falloir vivre » (Eribon 2012, 26), un énoncé performatif qui assigne une place particulière à celui qui en est le destinataire.

Cabanis nuance cependant cette vision sartrienne de l'Autre : « ce n'est donc pas le regard d'autrui qui pèse si lourdement sur l'auteur de *De l'Abjection*, mais son propre regard : il ne se reconnaît pas » (Cabanis 67). Nous pensons au contraire que Jouhandeau est peut-être le premier à avoir compris la force de l'injure, l'imposture de la société, le moment essentiel de la nomination dans l'abjection. L'aventure de Jouhandeau est là : avoir été nommé et devenir ensuite ce que l'on a décidé de faire de lui, et tirer profit de cette situation car, au terme de sa descente dans l'abjection, il existe « la possibilité de s'accepter soi-même tel que l'on est désigné par l'autre, de se réapproprier le stigmaté » (Eribon 2001, 124). Bonheur ou joie « que procure le processus de réappropriation de l'injure, de sa resignification » (Eribon 2001, 112), l'injure est là et éternellement, à perpétuité. Nous le lisons : « elle est dans tous les cœurs qui ont affaire à moi ; elle est dans mon sang et inscrite sur mon visage en lettres de feu. Partout et toujours elle m'accompagne dans ce monde et dans l'autre. Elle est moi-même et c'est Dieu en personne qui la profère » (*DA* 192). « Particulier, Dernier et Universel » (*DA* 192), imprimée au fer rouge, l'injure permet que l'« on vous entend[e] venir, on vous avise de loin » (*DA* 194). Renié par la famille, objet de répulsion pour les autres et de répugnance pour soi-même, Jouhandeau embrasse cependant le « bonheur de tout ce qui m'isole, de tout ce qui m'abjecte » (*DA* 195). Selon Eribon l'injure est pour Jouhandeau une sorte de gloire à l'envers « que les autres nous attribuent et que nous ne pouvons que reprendre à notre compte, sous peine de ne plus pouvoir vivre » (Eribon 2001, 125), d'ascèse dans la perversion. D'ailleurs Jouhandeau répète lui-même sans répit « qu'il y a un parallélisme entre les chemins de la Perfection et ceux de la Perversion, que les étapes en sont les mêmes, mais qu'à rebours elles conduisent parfois à la même lumière par deux sortes de dénouements opposés. La Pureté préjuge de ce que l'Impureté a constaté » (*DA* 196). Il ne cesse d'écrire que « à l'intérieur de la honte d'un coup l'on aperçoit à je ne sais quelle lumière que ce n'est pas du Péché que naît le sentiment des nuances [...], mais les Purs n'admettent pas volontiers qu'on en arrive au même point qu'eux et qu'on ait pris un autre chemin » (*DA* 199).

L'abjection est donc bien la voie pour atteindre le bonheur, la passion et l'ascèse qui le conduira jusqu'à Dieu, non sans orgueil d'ailleurs : « nous sommes si pauvres sans Dieu et Dieu sans nous » (*DA* 200) ; et jusqu'à une vision rétrospective de la vie : « j'ai aimé tellement tous les êtres que le Feu qui est en moi les a dévorés et qu'ils ne sont plus que cendre et fumée [...]. J'ai aimé tellement toutes choses que mon amour les a consumées » (*DA* 201). Le Feu-amour consomme et dévore ; son chemin pour la gloire entraîne la perte de l'autre, nécessaire et sacrificable à la fois. Le parcours d'ascèse ne peut se terminer que par ces mots : « je ne suis qu'en Toi, Éternel, hors de moi. Qu'on ne me dise même plus que je suis Moi. Je me suis renié, consumé jusqu'au Néant devant Toi. Toi » (*DA* 203). Si l'homosexualité conduit à l'abjection, l'abjection conduit à Dieu ; ce qui l'auteur semble supposer dès le début de son ouvrage. Bonheur de l'homosexualité, de l'abjection donc si elles conduisent jusqu'à Dieu ; nécessité du Mal s'il conduit jusqu'au Bien.

Cette conclusion, à bien des égards, définitive, cette vision de l'homosexualité rachetée par l'ascèse, jettera Jouhandeau dans la consternation. Dans *CP*, il l'écrit sans

nuance : « toute la nuit je me reprochai surtout d'avoir calomnié dans mon dernier livre l'homosexualité, qui ne conduit pas nécessairement à l'abjection, du moment que le sentiment y a part » (CP 135). *DA* est publié à l'heure où Jouhandeau vit la passion dont il est question dans *CP*, ce qui l'amène à nuancer le rapport homosexualité-abjection après avoir publié anonymement le traité. L'ascèse laisse la place à l'acceptation, « il faut vivre avec son péché. Aucun remords » (CP 18) :

l'amour à ce degré change la nature du mal, le transfigure ; j'examine mon crime, je n'y trouve rien à reprendre, aucune faille, rien que de vrai, de bon, et de beau, rien qui ne soit digne de moi, et dans notre dialogue, et dans la suite de nos gestes, comme des gestes d'arbres, lents et fatals, au paroxysme de l'intimité (CP 125).

La passion telle que l'éprouve Jouhandeau dépasse le Péché et l'abjection. L'amour « nous dérobe à toute bassesse et toute débauche [...]. L'Abîme où je le rencontre me sauve de l'autre Abîme où je périssais : il m'a délivré des amours faciles » (CP 55) ; et « confère à la chair une dignité, ennoblit les gestes les plus vulgaires ou les plus sensuels, à ce point qu'ils n'ont plus rien de commun avec rien d'obscène, ni seulement d'humain [...], on entre dans le sacré sans quitter l'homme » (CP 84). Par l'homosexualité et la passion, on arrive à Dieu sans quitter l'homme : « Dieu avait besoin d'un complice et c'est lui qu'il a choisi pour me troubler et faire que je me surpasse : du moment que l'Amour me tient, qui sait de quoi il s'agit, excepté Dieu » (CP 112). Par l'amour, on assiste « à des aventures si lointaines que ne les perçoivent que les étoiles, à d'autres si intérieurs à nous que Dieu les cache même à ses Anges et aux Démons » (CP 114). Jouhandeau en est sûr : « il est impossible que Dieu regarde l'Amour avec nos yeux sévères, qu'il ne soit pas le complice des Pauvres, des Humbles, des Illuminés que sont ceux qui aiment » (CP 132).

Mais l'abjection ne disparaît pas pour autant de l'univers de Jouhandeau : si l'homosexualité n'est plus abjecte (voire si elle peut être acceptée par Dieu), il faut que quelqu'un ou quelque chose en assume maintenant l'instance. Ainsi, dans *CP*, la figure abjecte est Élise, la femme de l'auteur. Lorsqu'elle comprend la passion qui lie son mari à un jeune garçon (J. St), elle dépeinte comme étant en proie à la folie, à l'abjection : « c'est elle qui, en le tuant, si un intervalle de quelques secondes ne l'avait pas éloigné de son bras, nous faisait glisser tous les trois dans la boue et dans le sang » (CP 183). Cependant, aux yeux d'Élise, la figure abjecte est ce J. St qui s'avère être à la fois un homosexuel et un juif : « ce que je lui pardonne le moins et à toi, c'est qu'il se permette et que tu lui permettes de parler de toi, comme de son semblable ou de son égal » (CP 146). Que J. St soit juif a son importance pour Élise : « en lui, c'est Israël un peu qu'elle visait. En le frappant, elle espérait déchaîner un scandale qui éclabousserait la colonie entière » (CP 161), ce que la jeune femme clarifie d'ailleurs : « il représentait sa race entière, ne faisant plus qu'un avec elle, et à la fin non pas seulement sa race, mais le vice en personne incarné, visible sous la figure d'un Monstre que j'écraserais » (CP 175). J. St est doublement abject mais si son homosexualité est rachetée par l'amour, son identité juive semble le vouer à l'enfer.

L'abjecté abjecteur

Si l'on se rappelle que Jouhandeau composait, dans les mêmes années, *Le péril juif* (1938), il devient justifié de se demander, avec Eribon, « comment un auteur qui propose une si remarquable analyse du processus par lequel une catégorie d'individus est 'abjectée' par la société, peut reproduire un processus identique sur une autre catégorie de personnes » (Eribon 2003, 178). Il est en effet paradoxal que Jouhandeau ait pu aimer un Juif tout en étant antisémite ou qu'il n'ait pas compris que « les juifs et les homosexuels appartiennent à un même ensemble honni » (Eribon 2003, 184). Loin de choisir l'une ou

l'autre de ces options, Jouhandeau décide d'appartenir « au monde des 'abjectés' en tant qu'homosexuel, et au monde des abjecteurs en tant que catholique antisémite » (Eribon 2003, 185). En devenant abjecteur, l'abjecté trouve le moyen de réintégrer l'ordre social, d'adhérer à ce même ordre dont il cherchait, par tous les moyens, à se faire oublier. Mauriac qui avait bien compris le mécanisme s'exclame à ce propos : « quel conformisme chez l'être qui s'en défend le plus au monde » (Mauriac 163).

Par ce double mécanisme de l'abjecté abjecteur, Eribon cherche à faire comprendre qu'« il n'y a aucune raison de s'étonner qu'un gay ou une lesbienne soit réactionnaire, antisémite ou fasciste » (2003, 200), et affirme que « les homosexuels refoulés, honteux, développent souvent une attitude de surinvestissement dans l'ordre social, et donc des positions politiques plus conservatrices ou réactionnaires que la moyenne » (200). Ces constats expliquent sans doute que les textes de Jouhandeau, et notamment *DA*, « soient hantés par la religion et par le rapport personnel et direct à Dieu » (203). Si son homosexualité n'a nul cadre politique ou culturel, elle prolifère comme Pêché, et on ne comprendra par ailleurs que la notion d'abjection soit si centrale dans ses analyses.

L'abjection, on l'a vu, « lui servait de foyer heuristique pour penser à la fois les mécanismes sociaux de la stigmatisation et de la production de la honte et ceux, fondamentalement liés aux premiers, de la réinvention de soi-même à partir de l'être 'abjecté' » (Eribon 2003, 204). Or, s'il est vrai que l'abjection informe l'œuvre de Jouhandeau et lui sert de foyer heuristique, il est vrai aussi que l'on ne dépasse pas le cadre de l'abjection, contrairement à ce que le sociologue écrit. Jouhandeau ne se réinvente ni comme chaste, ni comme non abject, ni comme destiné au paradis. Si à la fin du *DA* la seule solution semble être la chasteté, obligation urgente et nécessaire pour se détourner « moins de la folie et de la mort, que d'une certaine bestialité secrète et définitive » (*DA* 188), à la toute fin de *CP*, Jouhandeau trace le bilan définitif de son amour pour J. St :

Ainsi, je sais maintenant quel est le mystère de l'amour de J. St pour moi et de mon amour pour lui : grâce « au mirage », qu'il avait créé entre nous, je me suis surpris une fois pour toutes, en ce monde, tel que je serai dans l'autre, tel que je suis définitivement, absolument ; je me suis contemplé à « ma place » unique, jugé, à la place qui m'est réservée et dans l'attitude souveraine qui m'est destinée à jamais aux antipodes de Dieu : je me suis vu en Enfer (*CP* 224).

Au fond de l'abjection, il y a l'Enfer, plus de mirage mais seule la Réalité ultime. Assurément, l'abjection est un parcours et une ascèse même si elle ne conduit qu'à l'enfer. Au cours des années, Jouhandeau ne se réinvente pas pour autant, puisqu'il reprend sans cesse cette réflexion sur l'abjection comme passion. Si sa mystique organise sa pensée de l'homosexualité, il est possible qu'elle ait « également joué un rôle important dans sa dérive antisémite » (Eribon 2003, 205). Catholique à sa manière, Jouhandeau a dû s'interroger sur l'abjection et les figures bibliques abjectes ; homosexuel, il a dû s'interroger sur son exil au sein de la communauté des hommes. Sa fierté s'accompagne toujours de mépris, sa différence est exhibée dans un processus d'infériorisation. Jouhandeau dénonce le racisme dont il est victime, l'abjection dont il est proie, pour mieux l'exhiber et en jouir. L'abjection est sa passion ; la marge, sa position.

OUVRAGES CITÉS

- Bataille, Georges. *Œuvres complètes II*. Paris : Gallimard, 1970.
- Cabanis, José. *Jouhandeau*. Paris : Gallimard, 1959.
- Eribon, Didier. *Une morale du minoritaire*. Paris : Fayard, 2001.
- . *Hérésies*. Paris : Fayard, 2003.
- . *Réflexions sur la question gay*. Paris : Flammarion, 2012.
- Gaulmier, Jean. *L'univers de Marcel Jouhandeau*. Paris : Nizet, 1959.
- Jouhandeau, Marcel. *De l'Abjection*. Paris : Gallimard, 1939.
- . *Essai sur moi-même*. Paris : Gallimard, 1947.
- . *Chronique d'une passion*. Paris : Gallimard, 1949.
- Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, 1980.
- Mauriac, Claude. *Introduction à une mystique de l'enfer*. Paris : Grasset, 1938.
- Meyer, Bernard. *Éros jouhandélien : l'attrait de l'homme dans les premières œuvres de Marcel Jouhandeau*. Paris : L'Harmattan, 1994.
- Nadeau, Maurice. *Littérature présente*. Paris : Corrêa, 1952.
- Rode, Henri. *Marcel Jouhandeau et ses personnages*. Paris : Chambriand, 1950.
- Sartre, Jean-Paul. *Saint Genet comédien et martyr*. Paris : Gallimard. 1952.
- Tajani, Ornella. « Autobiographie d'un pêcheur habitué. Sur Marcel Jouhandeau », in, RIEF, n. 6, 2016.